

## L'Écllosion de la Musique : La Phénoménologie de Sergiu Celibidache



**« Tout ce qui est vrai est paradoxal »**  
**Sortir de la calcification libérale de la pensée**



**Lucien Lemaire**

*l-entre-deux.org*

## Table des matières

### Table des matières

Résumé.....	1
« Tout ce qui est vrai est paradoxal ».....	2
I. Libéralisme : le meurtre prémédité du dilemme.....	3
Quand tout devient un problème : la haine de la nuance .....	3
Problème et dilemme : une distinction radicale .....	4
La violence de la réduction.....	4
La destruction de la symbolisation .....	5
II. Grothendieck : penser sans asservir .....	6
Le topos classifiant : le lieu de l'accueil .....	6
II bis. Gödel et Wittgenstein : la formalisation ne peut pas épuiser le réel .....	8
Le théorème de Gödel comme matrice du dilemme mathématique .....	8
Wittgenstein : ce qu'on ne peut énoncer, il faut le montrer .....	8
Le dilemme comme proposition indécidable pour l'action.....	9
III. Trois théories de la genèse du « symbole » : Peirce, Bion, Maldiney .....	10
Peirce : la sémiotique triadique .....	10
Bion : avant le signe, le lien.....	10
Maldiney : la phénoménologie de l'événement/avènement.....	11
IV. Le topos classifiant : faire lit commun sans fusionner.....	12
La théorie générique T.....	12
Tableau des correspondances .....	13
La structure à trois niveaux : Peirce au centre .....	13
V. Ce que le lit commun éclaire : la structure propre du dilemme.....	15
Dilemme et topos classifiant.....	15
Le passage par le chaos comme condition du sens .....	15
Le basho de Nishida comme topos classifiant .....	16
Wittgenstein et la pluralité des jeux de langage .....	17
VI. Le dilemme est partout où la vie est sérieuse.....	18
Le contexte clinique.....	18
Le contexte pédagogique .....	18

Le contexte politique .....	18
VII. Urgence : rétablir le travail du dilemme.....	20
La crise épistémologique.....	20
Trois gestes philosophiques.....	20
La symbolisation comme pratique éthique .....	20
Références principales .....	22
Glossaire.....	23
Annexe – La théorie du signe de Peirce et le glissement infini de l’interprétant ....	26
A.1 – Le signe comme triade irréductible .....	26
A.2 – Les catégories phénoménologiques : Priméité, Secondéité, Tiercéité .....	27
A.3 – Le glissement infini de l’interprétant.....	28
A.4 – La sémiologie infinie comme réponse à Gödel.....	29
A.5 – Conséquences pour la théorie du dilemme.....	30

## Résumé

Cet article part d'un constat : le libéralisme opère une violence épistémologique spécifique en convertissant systématiquement les dilemmes en problèmes. Un problème appelle une solution et disparaît une fois résolu ; un dilemme est une tension irréductible entre deux exigences également légitimes, dont la traversée transforme le sujet. Réduire le dilemme au problème, c'est détruire la richesse éruptive de la réalité

L'article mobilise la théorie des topos de Grothendieck pour fournir un cadre rigoureux à cette distinction. Un topos classifiant est l'espace où des théories différentes coexistent comme modèles d'une même structure générique, sans être réduites les unes aux autres. Il constitue l'instrument mathématique permettant d'évaluer les équivalences entre théories hétérogènes sans synthèse forcée.

Sa démarche même est une tentative de mobilisation de ce modèle.

Sur le fond, un réel brut et les processus de symbolisation qui conduisent à pouvoir le rendre pensable. Trois théories de la symbolisation sont alors convoquées comme modèles d'une même théorie générique T : la sémiologie triadique de Peirce (structure logique du signe), la fonction alpha de Bion (sémiologie affective et intersubjective), et la transpassibilité de Maldiney (phénoménologie de l'avènement). Articulées par les théorèmes d'incomplétude de Gödel et le principe wittgensteinien du « montrer ce qu'on ne peut dire », elles démontrent que tout système formel — comme toute réponse institutionnelle — ne peut épuiser le réel qu'il affronte.

Il en résulte une définition structurale du dilemme : une situation où les deux antagonismes sont deux modèles légitimes d'un même topos classifiant. Son dépassement requiert le passage par ce que la « géniale tripière » Mélanie Klein, nomme la position schizoparanoïde (Ps) — désintégration provisoire avant re-symbolisation à un niveau supérieur. Trois domaines sont examinés : la clinique psychiatrique, la pédagogie, la délibération démocratique. L'article s'achève sur l'urgence éthique et politique de rétablir les pratiques et institutions du dilemme face à leur colonisation par la rationalité instrumentale.

**Mots-clés :** dilemme, problème, topos classifiant, Grothendieck, Peirce, sémiologie, Bion, fonction alpha, Maldiney, transpassibilité, Gödel, Wittgenstein, Castoriadis, symbolisation, libéralisme, basho,  $Ps \Leftrightarrow D$ .

## « Tout ce qui est vrai est paradoxal »....

*...Tout ce qui réduit le paradoxe mutile la réalité. — Axiome inaugural*

Il existe une violence que l'on ne remarque pas parce qu'elle se présente sous les traits de la clarté. Elle consiste à transformer ce qui résiste en ce qui peut être géré. À convertir l'insolvable en mal posé. À promettre que là où l'on éprouve un dilemme — cette tension irréductible entre deux exigences également légitimes — il n'y a en réalité qu'un problème mal formulé, un défaut de méthode, un retard d'adaptation.

Cette violence est le geste fondamental du de la gestion libérale du monde contemporain. Non pas une doctrine parmi d'autres, mais une grammaire — au sens où Wittgenstein entendait ce mot : une manière d'organiser les questions qui détermine à l'avance quelles réponses sont recevables. Dans cette grammaire, le dilemme n'a pas droit de cité.

Ce texte prend le parti inverse. Il soutient que le dilemme n'est pas une forme pathologique de la pensée, mais une structure propre à certaines réalités. Qu'il existe des situations où la tension est constitutive de l'objet lui-même, et où prétendre la résoudre, c'est détruire l'objet lui-même. Et qu'il est possible de le démontrer — rigoureusement, mathématiquement — grâce à un outillage conceptuel que nous allons construire à partir de trois penseurs apparemment étrangers les uns aux autres : Charles Sanders Peirce, Wilfred Bion, Henri Maldiney.

La démonstration passe par un détour inattendu : les topos de Grothendieck. Ce que la géométrie algébrique du XX<sup>e</sup> siècle a découvert concernant la coexistence irréductible des théories mathématiques offre, transposé, l'instrument philosophique dont nous avons besoin pour penser la pluralité des approches de la symbolisation — et pour comprendre pourquoi cette pluralité n'est pas un défaut, mais une nécessité structurale.

# **I. Libéralisme : le meurtre prémédité du dilemme**

## **Quand tout devient un problème : la haine de la nuance**

Wittgenstein écrit dans les Recherches philosophiques que les problèmes philosophiques surgissent quand le langage « part en vacances » — quand les mots sont arrachés à leurs usages ordinaires et projetés dans un espace où les règles habituelles ne s'appliquent plus. On peut retourner l'observation : certaines confusions ne naissent pas de l'abstraction excessive, mais du déplacement forcé d'une grammaire dans un domaine qui lui est étranger.

C'est exactement ce qui se produit lorsque la pensée libérale rencontre un dilemme éthique, clinique ou politique. Elle n'aperçoit pas le dilemme : elle voit un problème d'optimisation sous contraintes. Non par mauvaise foi — mais parce que sa grammaire, son jeu de langage, rend le dilemme littéralement invisible. Dans un espace conceptuel où toute tension est appelée à se résoudre par le calcul coût-bénéfice, la structure irréductible du « et l'un et l'autre sont vrais et incompatibles » ne peut pas se formuler. Elle est une erreur de syntaxe.

Cette cécité n'est pas un accident. Elle est le produit d'une décision philosophique ancienne, radicalisée par le néolibéralisme : la décision de réduire la rationalité à sa forme instrumentale. Ce que Castoriadis nomme la « clôture de l'hétéronomie » — le régime dans lequel une société cesse de se poser à elle-même la question de ses propres fondements et les délègue à une instance externe. Une société hétéronome est précisément une société qui a expulsé le dilemme de l'espace public.

## Problème et dilemme : une distinction radicale

**Un problème est une situation dans laquelle il existe – au moins en principe – une solution qui satisfait l'ensemble des contraintes posées. Résoudre un problème, c'est trouver cet état satisfaisant ; la difficulté relève du calcul ou de la méthode. Une fois la solution trouvée, le problème disparaît : il a été épuisé.**

**Un dilemme est structurellement différent. C'est une situation dans laquelle deux exigences sont simultanément : (a) également légitimes au regard de valeurs que le sujet tient pour vraies, (b) mutuellement exclusives dans leur plein accomplissement. La tension n'est pas due à un défaut d'information – elle tient à la nature de l'objet.**

**On résout un problème. On traverse un dilemme. Et la traversée transforme le sujet qui s'y engage – ce qui n'est pas le cas de la résolution d'un problème.**

Un médecin face à la fin de vie d'un patient, un enseignant tiraillé entre transmission et émancipation, un politique contraint de choisir entre justice et efficacité – ces situations ne sont pas des problèmes mal formulés. Elles sont des dilemmes au sens propre : leur tension est constitutive, irréductible, et porteuse de sens. C'est pourquoi Arendt pouvait écrire que l'action politique authentique est toujours une rencontre avec le dilemme, jamais une recherche de solution.

### La violence de la réduction

Le geste libéral consiste à nier cette distinction – non pas en la contestant philosophiquement, mais en la rendant impraticable institutionnellement. Il procède par trois opérations conjuguées.

**La première violence est la temporalisation forcée** : tout dilemme est reclassé comme « problème pas encore résolu ». Son irréductibilité est provisoire, un effet du retard des outils disponibles. La souffrance psychique sera bientôt un problème neurobiologique résolu ; le conflit politique, un problème de richesses d'information. Le dilemme n'a pas d'existence ontologique propre. Sa résolution clos la question. Sa temporalité est finie

**La deuxième est la dépolitisation du conflit** : lorsqu'une tension sociale résiste à la résolution technique, elle est requalifiée en « problème de communication », « aveuglement idéologique » ou « déficit de confiance ». Ce qui était un dilemme politique — une confrontation entre des conceptions légitimement antagonistes du bien commun — devient un problème managérial. L'espace du démos, au sens de Castoriadis, est absorbé par l'espace du management.

**La troisième est la personnalisation de l'échec** : si malgré tout le dilemme persiste, la faute en revient au sujet qui n'a pas su « s'adapter ». La pensée libérale produit ainsi une injonction paradoxale : elle exige que le sujet soit « agile » face à des transformations dont il n'est pas l'auteur — et fait de cette incapacité à résoudre un dilemme imposé de l'extérieur une défaillance individuelle.

## **La destruction de la symbolisation**

La destruction du dilemme touche à la structure même de la symbolisation — à la façon dont les êtres humains transforment l'expérience brute en sens partageable. Nous allons le voir : Peirce, Bion et Maldiney décrivent, chacun depuis son angle, le même processus fondamental — celui par lequel ce qui résiste à la représentation directe (le choc brut, l'affect non-lié, le pathique) se transforme en quelque chose de pensable et d'habitable.

Watsuji Tetsūrō, dans *Fūdo*, décrit comment le rapport d'un peuple à son milieu n'est pas un problème d'adaptation — c'est une *fūdosei*, une « climacité » constitutive qui forge à la fois le corps et l'âme collective. L'espace entre l'humain et son milieu — ce que Watsuji nomme l'*aida*, l'entre-deux — n'est pas un vide à combler mais un dilemme habité, une tension productive qui est la forme même de l'existence.

*La question que pose cet article est alors : qu'est-ce qui nous permet de penser correctement le dilemme — c'est-à-dire de lui reconnaître sa structure propre, irréductible, et d'identifier dans quels contextes il opère ? La réponse passe par un détour mathématique surprenant.*

## II. Grothendieck : penser sans asservir

Alexander Grothendieck est l'un des mathématiciens les plus originaux du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui le distingue n'est pas seulement la puissance technique de son œuvre, mais son style de pensée : là où ses contemporains cherchaient à conquérir les problèmes un par un, Grothendieck cherchait à comprendre les structures qui les rendaient possibles. Il ne résolvait pas — il écoutait.

Face à la multiplicité des géométries — algébrique, différentielle, topologique, arithmétique — Grothendieck ne cherche pas à les unifier en une grande théorie unique. Ce serait précisément le geste libéral : absorber les différences dans une synthèse homogène. Il construit à la place un méta-espace — le topos — dans lequel ces géométries peuvent coexister comme modèles différents d'une même théorie générique, chacune l'habitant à sa manière.

*Il s'agissait de trouver le lit, ou les rivières, dans lequel le courant des théories pouvait circuler librement — non de construire un barrage.*

*— Alexandre Grothendieck, Récoltes et Semailles*

### Le topos classifiant : le lieu de l'accueil

Le topos classifiant est l'espace universel d'une théorie — celui qui contient, en puissance, toutes ses incarnations possibles. Quand Peirce décrit la sémiologie, quand Bion décrit la fonction alpha, quand Maldiney décrit la transpassibilité, chacun habite cet espace depuis un point différent. Le topos classifiant n'est pas leur synthèse : c'est le lieu où leurs différences deviennent comparables.

Ce qui importe philosophiquement est ceci : deux théories distinctes peuvent être des modèles de la même théorie générique  $T$ , habitant le même topos classifiant, sans pour autant être identiques. Leurs différences sont réelles et précieuses — ce ne sont pas des erreurs à corriger, mais des points de vue sur un même objet structural. Le topos classifiant ne supprime pas leurs différences ; il révèle leur parenté profonde tout en leur laissant leur irréductibilité.

## Ce que le topos classifiant signifie en pratique

Imaginez que vous cherchez à comprendre ce qu'est « la vérité » pour un scientifique, un juge, un poète et un enfant. Chacun vous donnera une réponse différente – et chacun aura raison dans son registre. Le topos classifiant est l'espace imaginaire où toutes ces réponses peuvent coexister comme des « vues » sur un même objet, sans que l'une annule les autres.

Grothendieck n'a pas cherché à décider quelle vue était la vraie. Il a construit l'espace où toutes les vues tiennent ensemble. C'est cela, le topos classifiant : non pas une synthèse, mais un espace d'hospitalité pour les différences réelles.

Appliqué à notre propos : Peirce, Bion et Maldiney ne disent pas la même chose. Mais leurs théories sont des « vues » sur le même phénomène – la transformation de l'expérience brute en sens. Le topos classifiant de la symbolisation est l'espace où ces vues coexistent sans se dissoudre.

**Un début de formalisation pour les courageux :** Pour toute théorie générique  $T$  de la transformation de l'expérience, il existe un espace  $S[T]$  tel que toute théorie particulière qui décrit ce processus est un modèle de  $T$  – un morphisme depuis son propre univers vers  $S[T]$ .

Deux théories sont équivalentes si elles sont des modèles de la même théorie générique. Elles ne sont pas identiques pour autant : elles habitent  $S[T]$  en des points différents, depuis des perspectives différentes.

La pluralité des approches n'est pas un défaut de rigueur – c'est la structure même de l'objet étudié.

Le style de Grothendieck est lui-même une pratique du dilemme. Il ne forçait pas les structures mathématiques à se plier à ses intuitions préalables – il se rendait disponible à ce qu'elles voulaient dire. Cette posture d'écoute est exactement ce que Sergiu Celibidache exigeait de ses musiciens : non pas imposer une interprétation à la partition, mais laisser la musique se révéler dans et par l'acte d'interprétation.

## **II bis. Gödel et Wittgenstein : la formalisation ne peut pas épuiser le réel**

### **Le théorème de Gödel comme matrice du dilemme mathématique**

En 1931, Kurt Gödel publie ses deux théorèmes d'incomplétude. Leur portée dépasse de loin les mathématiques : ils démontrent formellement ce que la philosophie pressent depuis Kant. Tout système formel cohérent et suffisamment puissant contient des propositions vraies — vérifiables sémantiquement — mais indémonstrables à l'intérieur de ce système. Et nul système ne peut prouver sa propre cohérence sans monter à un niveau méta qui, lui-même, ne peut se prouver.

Ce résultat est implacable. Il signifie que la forme — l'ensemble des règles, axiomes, déductions d'un système — est structurellement incapable d'épuiser le fond. Il existe toujours un reste. Un vrai qui résiste à la démonstration dans le cadre où la question a été posée. Ce reste n'est pas un défaut du système — c'est une propriété constitutive de tout système suffisamment riche pour parler du réel.

### **Wittgenstein : ce qu'on ne peut énoncer, il faut le montrer**

Wittgenstein formule philosophiquement ce que Gödel démontre mathématiquement. Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, il énonce deux propositions décisives : ce qui peut être montré ne peut pas être dit — et ce dont on ne peut parler, il faut le taire. Mais la lecture habituelle arrête Wittgenstein au silence. Ce que cette formule retourne positivement : ce qu'on ne peut énoncer dans le registre du concept, il nous faut le montrer dans le registre de l'acte, de la pratique, de la présence. Le silence n'est pas une capitulation — c'est une injonction. Montre ce que tu ne peux pas dire.

## **Gödel et Wittgenstein : ce que les mathématiques confirment**

**Gödel a démontré en 1931 quelque chose d'étonnant : dans tout système de règles suffisamment riche, il existe nécessairement des vérités que le système ne peut pas prouver par lui-même. Ce n'est pas une limite de nos outils actuels – c'est une limite fondamentale, valable pour tous les outils possis.**

**La leçon est claire : aucun système ne peut tout voir depuis l'intérieur de lui-même. Il y a toujours un reste. Wittgenstein l'avait pressenti autrement : ce qu'on ne peut pas dire en mots, il faut le montrer par des actes, des gestes, des pratiques.**

**Pour nous : le dilemme est précisément ce reste. Il est vrai – les deux termes de la tension sont réels. Mais il est « indémontrable » dans le système qui prétend le résoudre. La clinique, l'Aikéidô, le Café Philo : des lieux où on montre ce qu'on ne peut pas démontrer.**

## **Le dilemme comme proposition indécidable pour l'action**

Ce rapprochement n'est pas une analogie décorative – il a une portée structurale directe pour notre propos. Un dilemme est exactement une proposition indécidable dans le domaine de l'action : il est vrai – les deux termes de la tension sont réels et légitimes – mais indémontrable dans le système formel qui prétend le résoudre.

L'incomplétude ou l'indécidabilité ne sont pas des issus au dilemme. C'est le changement de niveau : monter vers la théorie générique dont le système donné est un modèle. Exactement le geste de Grothendieck. Et montrer – dans la clinique, dans la pédagogie, dans la délibération politique – ce qu'on ne peut pas démontrer dans le registre du problème. Exactement le geste de Wittgenstein.

C'est pourquoi la clinique, l'Aïkido, la musique de Celibidache, le Café Philo ne sont pas des illustrations secondaires de la thèse – ils sont les lieux où la thèse se montre, parce qu'elle ne peut pas seulement se dire.

### III. Trois théories de la genèse du « symbole » : Peirce, Bion, Maldiney

Nous présentons ici trois théories qui décrivent, chacune dans son registre propre, le processus par lequel l'expérience brute se transforme en sens. Ce sont des théories hétérogènes : elles mobilisent des vocabulaires distincts, s'appuient sur des méthodes différentes, et s'adressent à des objets apparemment sans rapport. Mais elles partagent un noyau structural que nous identifierons dans la section suivante.

#### Peirce : la sémiologie triadique

Charles Sanders Peirce élabore une théorie du signe fondée sur une structure triadique irréductible. Contre la tradition dyadique (signifiant/signifié), il pose que tout signe implique trois éléments distincts et inséparables : le représentamen (ce qui tient lieu de quelque chose pour quelqu'un), l'objet dynamique (le réel qui excède toujours le signe), et l'interprétant (l'effet que le signe produit dans un esprit — lui-même nouveau signe, appelant un nouvel interprétant, dans une sémiologie en principe infinie).

Peirce articule cette triade selon trois modes d'être : la Priméité (qualité pure, possibilité), la Secondéité (résistance, choc, altérité brute), la Tiercéité (médiation, loi, représentation). La sémiologie est le mouvement par lequel la secondéité brute est médiatisée par la tiercéité pour produire du sens. Point aveugle : l'affect comme condition de la sémiologie.

#### Bion : avant le signe, le lien

Wilfred Bion développe une théorie de la pensée — il l'appelle *l'appareil à penser les pensées* — qui est, sans qu'il le nomme ainsi, une théorie non de la structure du signe mais de sa genèse : de ce qui doit se passer pour qu'un signe puisse naître. Au cœur du dispositif de transformation psychique, la **fonction alpha** : elle prend les **éléments bêta** — impressions sensorielles et émotionnelles brutes, non-digérées, non-liables, qui arrivent sans signifier et débordent sans pouvoir être pensées — et les transforme en **éléments alpha** capables d'entrer dans des chaînes de pensée, de rêve, de mémoire. Ce que Peirce décrit comme structure logique du signe, Bion le remonte vers sa condition de possibilité affective : avant qu'un signe existe, quelque

chose doit avoir été reçu, transformé, rendu figurable. Bion ajoute deux dimensions décisives. L'intersubjectivité constitutive : la fonction alpha n'est pas une opération solitaire ; le nourrisson projette ses éléments bêta insupportables dans la mère par identification projective, et la mère — si elle dispose d'une capacité de rêverie (reverie) suffisante — les transforme et les restitue sous une forme assimilable, pensable.

Bion ajoute deux dimensions que Peirce ne pense pas. Le **-K** (moins K) : la pensée peut activement détruire la pensée — non par ignorance, mais comme défense contre ce qui déborde. La sémirose peut s'inverser. Et **O** : la réalité absolue, le fond de toute expérience, qui ne se laisse pas *connaître* — seulement *devenir*. On n'approche pas O par accumulation de savoir ; on y accède, si tant est qu'on y accède, en se laissant traverser par ce qui excède toute représentation.

### **Maldiney : la phénoménologie de l'événement/avènement**

Henri Maldiney pense la symbolisation depuis ce qu'il nomme le pathique — registre de l'affect et de la sensation dans leur dimension originaire, antérieure à toute représentation. Sa notion centrale est la transpassibilité : la capacité d'un être à s'ouvrir à ce qui le déborde, à accueillir ce qu'il n'a pas anticipé, à demeurer disponible à l'avènement. L'avènement n'est pas un événement parmi d'autres : c'est l'irruption qui ouvre un monde.

Ce qui distingue Maldiney : il pense la dimension événementielle et irréversible de la symbolisation. Chaque véritable symbolisation est une naissance — et les naissances ne se répètent pas. Maldiney pense aussi la clôture : le refus de la transpassibilité, le repli sur les formes déjà constituées, qui empêche l'avènement. C'est ce refus que le libéralisme institutionnalise sous le nom d'adaptation.

## **IV. Le topos classifiant : faire lit commun sans fusionner**

Nous pouvons maintenant énoncer la thèse centrale de cet article : Peirce, Bion et Maldiney sont des modèles d'une même théorie générique T de la transformation de l'expérience brute en sens. Le topos classifiant  $S[T]$  est l'espace structural dans lequel leurs équivalences et leurs différences peuvent être évaluées simultanément, sans réduction ni synthèse forcée.

### **La théorie générique T**

#### **En quoi consistent ces « axiomes » ?**

**Plutôt que de formaliser, laissons la structure parler simplement. Toute situation de symbolisation – qu'elle soit clinique, pédagogique ou politique – comporte une zone d'expérience brute qui résiste (émotion trop intense, choc incompréhensible, conflit irréductible), une opération de transformation qui n'est ni automatique ni garantie (la rêverie, l'écoute, la délibération), et un résultat : quelque chose d'habitable, de pensable, de communicable.**

**Ces trois niveaux – brut, figurabilité, symbolique – sont universels. Ce qui varie d'une théorie à l'autre, c'est l'accent mis sur l'un ou l'autre niveau et le registre depuis lequel on les décrit.**

**Ce que la formalisation ajoute : elle permet de montrer que les différences entre théories ne sont pas des contradictions, mais des complémentarités nécessaires. Aucune théorie ne peut tout voir depuis son angle.**

## Tableau des correspondances

### **Peirce, Bion, Maldiney : trois langues pour une même expérience**

Considérons un enfant qui vit quelque chose d'écrasant – un deuil, une trahison, une violence. Trois regards se posent sur lui.

Peirce dirait : il y a un impact (le choc de la secondité), une absence de signe (ce qui lui arrive ne signifie encore rien), puis – si quelqu'un l'aide – l'émergence d'un premier signe, d'un premier « je comprends ce qui m'arrive ». La logique du signe est née.

Bion dirait : l'enfant projette ses éléments bruts dans la mère ou le thérapeute. Si ceux-ci peuvent les recevoir sans les éviter – c'est la rêverie – ils les transforment et les rendent pensables. La relation contenantante a fait son travail.

Maldiney dirait : l'enfant a été traversé par quelque chose qui le dépassait. Si quelqu'un s'est rendu disponible à cette irruption – sans la réduire, sans la gérer – un monde s'est réouvert. L'avènement a eu lieu.

Trois descriptions de la même transformation. Aucune n'est fausse. Aucune n'est complète. Ensemble, elles dessinent ce que ni l'une ni l'autre ne peut voir seule.

### **La structure à trois niveaux : Peirce au centre**

Les trois théories n'occupent pas le même étage de la symbolisation – elles éclairent trois niveaux distincts d'un même processus stratifié.

## **L'image des trois étages**

**Imaginez un immeuble à trois étages. Au sous-sol : l'expérience brute, pré-verbale, celle qu'on ressent avant de pouvoir la nommer. C'est l'étage de Maldiney et de Bion-rêverie : là où l'affect reçoit l'impact du réel avant toute mise en forme.**

**Au premier étage : la médiation – le processus par lequel quelque chose de brut commence à « tenir lieu de » quelque chose, à signifier. C'est l'étage de Peirce : la logique du signe, le mouvement triadique entre le choc, l'objet et l'interprétant.**

**Au deuxième étage : le symbolique constitué – la pensée, le langage, le rêve, la mémoire. Les éléments alpha de Bion. Ce qui peut être partagé, transmis, discuté.**

**Et tout en haut, une terrasse ouverte sur le ciel : O, le réel absolu, l'horizon qu'aucune symbolisation n'atteint directement. Ce n'est pas un défaut de l'immeuble – c'est ce qui fait qu'il y a toujours plus à penser.**

Cette architecture éclaire la lacune de chaque théorie prise seule. Peirce, au niveau intermédiaire, décrit avec précision la logique de la médiation – mais il ne peut pas descendre dans le niveau pathique où la sémiologie prend racine, ni monter vers l'irreprésentable dont elle s'approche asymptotiquement. Ce que Gödel nous a appris vaut ici : aucune des trois théories ne peut démontrer sa complétude depuis l'intérieur. Leur coexistence dans le topos classifiant  $S[T]$  n'est pas un compromis – c'est une nécessité structurale.

## V. Ce que le lit commun éclaire : la structure propre du dilemme

### Dilemme et topos classifiant

Nous sommes maintenant en mesure de donner une définition précise du dilemme qui intègre les acquis des sections précédentes.

#### Définition structurale du dilemme

**Un dilemme est une situation dans laquelle la question posée est la projection d'une réalité irréductible dans plusieurs univers théoriques à la fois – et où les pôles du dilemme sont deux modèles différents du même topos classifiant  $S[T]$ , également valides, également partiels.**

**Les pôles du dilemme ne sont pas deux mauvaises options entre lesquelles il faudrait choisir. Ils sont deux points de vue légitimes sur une même structure – deux expressions distinctes d'une même réalité profonde.**

**La « résolution » d'un dilemme n'est pas un choix entre les pôles : c'est une remontée vers la structure dont ils sont les expressions – exactement le geste de Grothendieck.**

### Le passage par le chaos comme condition du sens

Bion pense la vie psychique comme une oscillation entre deux positions irréductibles. La position schizoparanoïde (Ps) : fragmentation, dispersion, éléments non-liés – le règne de la secondité brute. La position dépressive (D) : intégration, totalisation, lien – le règne de la tiercéité symbolique.

L'oscillation  $Ps \Leftrightarrow D$  n'est pas une régression pathologique : c'est le mouvement même de la pensée créatrice. Toute pensée véritablement nouvelle commence par une dé-symbolisation – un retour au Ps, une désintégration provisoire – avant de se re-symboliser à un niveau supérieur en D.

## **Pourquoi traverser le dilemme fait peur – et pourquoi c’est nécessaire**

**Bion a observé quelque chose de fondamental : avant qu’une idée véritablement nouvelle puisse naître, il faut passer par une phase de désorientation, de fragmentation, d’incertitude. Un moment où les pièces ne s’assemblent plus et où la solution ancienne ne tient plus – mais la nouvelle n’est pas encore là.**

**Cela explique pourquoi nous fuyons les dilemmes. Ils nous placent exactement dans cette zone inconfortable. Et pourquoi les institutions libérales les transforment en problèmes : pour éviter cette zone, pour rester dans le confort d’une réponse déjà disponible.**

**Mais la résolution prématurée d’un dilemme produit du sens creux. Une décision prise sans avoir traversé la zone d’incertitude est une décision qui n’a pas été pensée. La vraie traversée du dilemme suppose d’accepter ce moment difficile comme condition d’une compréhension plus profonde.**

C’est ici que Maldiney rejoint Bion avec précision : l’avènement est une forme de Ps radical – une dé-totalisation complète – d’où peut naître un sens radicalement nouveau. La transpassibilité est la capacité d’habiter le Ps sans en être détruit. C’est la vertu propre au travail du dilemme.

### **Le basho de Nishida comme topos classifiant**

Nishida Kitarō, fondateur de l’École de Kyôto, développe dans son œuvre tardive le concept de basho – le « lieu » – comme espace logique où les contradictions peuvent coexister sans synthèse. Le basho n’est pas une synthèse hégélienne qui dissoudrait les oppositions dans un dépassement : c’est le lieu de leur coexistence maintenue. La convergence avec le topos classifiant est frappante.

Le Ma japonais — l'intervalle, le vide productif entre les sons en musique, entre les souffles en Aikido, entre les mots dans la parole authentique — est la forme vécue de ce basho. C'est l'espace où le dilemme peut être habité sans être résolu.

## **Wittgenstein et la pluralité des jeux de langage**

Les jeux de langage (toujours adossés à des formes de vie) ne sont pas simplement des usages différents des mots : ils sont des univers pratiques distincts, avec leurs propres règles, leurs propres formes de vie. Un dilemme surgit souvent à la jonction de deux jeux de langage incompatibles — et la tentation de le « résoudre » est la tentation de forcer l'un à parler la langue de l'autre.

Castoriadis précise la dimension institutionnelle de cette violence : l'imaginaire radical d'une société — sa capacité à se représenter autrement qu'elle n'est, à créer des significations nouvelles — est précisément ce que la clôture néolibérale cherche à éradiquer. En substituant le calcul à la délibération, le problème au dilemme, elle détruit la condition de possibilité de toute auto-institution.

## **VI. Le dilemme est partout où la vie est sérieuse**

L'outillage construit permet maintenant d'identifier et de typologiser les dilemmes selon les contextes où ils apparaissent. Ce n'est pas une classification exhaustive — c'est une illustration de la méthode.

### **Le contexte clinique**

La clinique psychiatrique est, par excellence, le lieu des dilemmes. La relation thérapeutique est structurellement paradoxale : le thérapeute est simultanément tenu d'aider (ce qui implique une action) et de respecter l'autonomie du sujet (ce qui implique de s'abstenir d'agir). Ce n'est pas un problème d'optimisation — c'est un dilemme constitutif du soin.

Dans les termes bioniens : la tentation de « résoudre » ce dilemme en choisissant l'un de ses termes est précisément la défaillance de la fonction alpha. Ce qui est requis, c'est la rêverie — la capacité à maintenir les deux termes en tension, à les laisser transformer le thérapeute, à permettre qu'un sens émerge. C'est ce que les comités d'éthique institutionnels cherchent à institutionnaliser : non pas une chambre de décision, mais un espace de symbolisation collective.

### **Le contexte pédagogique**

Toute pédagogie vivante est une oscillation entre deux exigences également légitimes et mutuellement irréconciliables dans leur forme absolue : transmettre et émanciper. Ce dilemme ne se résout pas — il se vit. Le Ma japonais est la forme pédagogique de cet espace : l'intervalle entre la parole du maître et la réponse de l'élève, dans lequel quelque chose peut naître que ni l'un ni l'autre n'a produit seul.

La réduction néolibérale de ce dilemme prend la forme des « compétences mesurables », des « objectifs d'apprentissage quantifiables ». Ces dispositifs ne sont pas neutres : ils détruisent la dimension événementielle de l'apprentissage au profit d'une logique de conformité.

### **Le contexte politique**

La démocratie, au sens de Castoriadis, est le régime qui institutionnalise la pratique du dilemme. Elle repose sur la reconnaissance que les grandes questions de la vie commune n'ont pas de solution technique — elles ont des réponses

politiques, c'est-à-dire des réponses qui résultent d'une délibération collective, qui engagent ceux qui les donnent, et qui peuvent toujours être remises en question. L'auto-institution de la société est un dilemme permanent, non un problème à résoudre une fois pour toutes.

Ce que le néolibéralisme détruit, c'est précisément cet espace de délibération : en substituant l'expertise technique à la décision politique, en présentant les choix collectifs comme des contraintes imposées par « les lois du marché », il exclut le dilemme de l'espace public. Ce qui reste n'est plus de la politique au sens propre — c'est de la gestion.

## VII. Urgence : rétablir le travail du dilemme

### La crise épistémologique

La crise contemporaine n'est pas seulement économique ou politique — elle est épistémologique. Nous avons perdu les institutions, les pratiques, les formes discursives qui permettaient d'habiter les dilemmes. Le Café Philosophique, le comité d'éthique, la délibération démocratique, la supervision clinique — toutes ces institutions sont des espaces de symbolisation collective, des dispositifs pour traverser ensemble ce qui ne peut pas être résolu seul.

Ces institutions sont aujourd'hui menacées — non par une attaque frontale, mais par la colonisation progressive de leurs logiques par la rationalité instrumentale. Le comité d'éthique devient une chambre de conformité réglementaire. Le Café Philosophique devient un atelier de développement personnel. La délibération démocratique devient une consultation citoyenne à titre indicatif.

### Trois gestes philosophiques

Face à cette crise, la pensée philosophique a trois gestes à accomplir.

**Premier geste — nommer la grammaire (niveau logique, Peirce)** : identifier explicitement, dans chaque situation, la confusion entre problème et dilemme. Nommer le geste réducteur. Restaurer la distinction grammaticale que la pensée libérale a effacée.

**Deuxième geste — restaurer la « rêverie » (niveau affectif, Bion)** : recréer des espaces institutionnels où l'affect peut circuler, où la tension peut être tenue sans être précipitamment résolue, où la fonction alpha collective peut s'exercer.

**Troisième geste — se rendre disponible à l'avènement (niveau événementiel, Maldiney)** : accepter que les solutions aux grandes questions de notre temps ne sont pas déjà connues, qu'elles devront émerger d'une traversée collective de l'irréductible. C'est un geste de transpassibilité politique.

### La symbolisation comme pratique éthique

Ce que les topos classifiants, Peirce, Bion, Maldiney, Gödel et Wittgenstein nous disent ensemble, **c'est que la symbolisation — transformer le brut en sens sans détruire l'irréductible — est l'acte éthique et politique fondamental.** C'est la

condition de possibilité de toute vie humaine digne de ce nom, de toute institution vivante, de toute démocratie authentique.

Réduire cela à de la « communication », de la « gestion du changement », du « storytelling » — c'est la violence libérale dans sa forme la plus subtile. Elle ne détruit pas la symbolisation par la force : elle la vide de l'intérieur, en lui substituant ses simulacres bien huilés.

L'oscillation  $Ps \Leftrightarrow D$  de Bion, la sémiologie infinie de Peirce, la transpassibilité de Maldiney, la proposition indécidable irréductible — toutes décrivent un mouvement qui ne se clôt pas. Le dilemme n'est pas résolu : il est habité. C'est cela, penser.

*Le dilemme est la forme propre de la sagesse. Le problème est la forme propre de la maîtrise. La civilisation néolibérale a choisi la maîtrise. Ce choix nous a rendu maîtres d'un monde invivable.*



Cet article est une contribution aux travaux de L'Entre Deux sur le dialogue entre phénoménologie occidentale et traditions contemplatives orientales. La notion de Ma — l'intervalle, le vide productif — est à la fois son objet et sa méthode : il cherche à maintenir ouvert l'espace entre des pensées qui ne se rejoignent pas, pour laisser surgir ce que leur confrontation peut faire naître.

## Références principales

- Bion, W. R. (1962). Learning from Experience. London: Heinemann.
- Castoriadis, C. (1975). L'Institution imaginaire de la société. Paris: Seuil.
- Gödel, K. (1931). Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme I. Monatshefte für Mathematik und Physik, 38, 173–198.
- Grothendieck, A. (1985–1987). Récoltes et Semailles. Manuscrit.
- Maldiney, H. (1973). Regard, Parole, Espace. Lausanne: L'Âge d'Homme.
- Maldiney, H. (1991). Penser l'homme et la folie. Grenoble: Millon.
- Nishida, K. (1926/1987). Le Néant absolu. Trad. fr. Paris: Gallimard.
- Peirce, C. S. (1931–1958). Collected Papers. Cambridge: Harvard University Press.
- Watsuji, T. (1935/2011). Fūdo, le milieu humain. Trad. fr. Paris: CNRS Éditions.
- Wittgenstein, L. (1921/1961). Tractatus logico-philosophicus. Trad. fr. Paris: Gallimard.

## Glossaire

**At-one-ment (Bion)** Terme bionien désignant le mode d'accès à O : non la connaissance (knowing) mais le fait de « devenir » la réalité absolue par une suspension de toute représentation préalable. Se distingue de l'at-one-ment au sens théologique.

**Basho (Nishida Kitarō)** « Lieu » ou « place » en japonais. Espace logique où les oppositions peuvent coexister sans synthèse. Le « lieu du néant absolu » est le fond de toute expérience chez Nishida — analogue philosophique du topos classifiant.

**Dilemme** Situation dans laquelle deux exigences sont simultanément (a) également légitimes et (b) mutuellement exclusives dans leur plein accomplissement. Structuralement : deux modèles d'un même topos classifiant. Se distingue du problème, qui appelle une solution et disparaît une fois résolu.

**Éléments alpha / bêta (Bion)** Les éléments bêta sont des impressions brutes, non-liées, inélaborables — des non-signes évacués plutôt que pensés. La fonction alpha les transforme en éléments alpha : proto-signes pensables, mémorisables, rêvables.

**Fonction alpha (Bion)** Opération psychique fondamentale qui transforme les éléments bêta en éléments alpha. Analogue de la production d'un interprétant chez Peirce, mais ancrée dans l'affect et la relation. La rêverie maternelle en est la première forme.

**Imaginaire radical (Castoriadis)** Capacité d'une société à se représenter autrement qu'elle n'est et à créer des significations nouvelles. Condition de possibilité de l'auto-institution. Cible principale de la clôture néolibérale.

**Interprétant (Peirce)** Troisième terme de la triade sémiotique : l'effet que le signe produit dans un esprit. Lui-même nouveau signe, il appelle un nouvel interprétant, engendrant une sémiose en principe infinie. L'interprétant final — horizon régulateur de la communauté interprétante — n'est jamais atteint.

**Ma (japonais 間)** Intervalle, vide productif. En musique : le silence entre les sons. En Aikéidô : l'espace entre les gestes. En pédagogie : l'entre-deux maître/élève. Forme vécue du basho, espace propre au dilemme habité.

**Morphisme géométrique (Grothendieck)** Application entre deux topos qui préserve leur structure interne. Les modèles d'une théorie T dans un topos E correspondent

exactement aux morphismes géométriques  $E \rightarrow S[T]$ . Chaque théorie particulière de la symbolisation est un tel morphisme.

**O (Bion)** Réalité absolue, vérité ultime, fond de toute expérience. Analogue de la Chose en soi kantienne. Ne peut pas être connu (known) mais seulement « devenu » (become). Correspond à l'objet dynamique radicalisé de Peirce et au lieu du néant absolu de Nishida.

**Objet dynamique (Peirce)** Le réel auquel le signe réfère, qui excède toujours toute représentation. L'interprétant final converge asymptotiquement vers lui sans jamais l'atteindre. Équivalent sémiotique de O chez Bion, mais dans le registre de la connaissance et non de l'être.

**Pathique (Maldiney)** Registre de l'affect et de la sensation dans leur dimension originaire, antérieure à toute intentionnalité constituée. Le « fond pathique » est la condition de possibilité de toute symbolisation — ce que Peirce présuppose sans pouvoir le thématiser.

**Ps $\Leftrightarrow$ D (Bion)** Oscillation entre position schizoparanoïde (Ps : fragmentation, éléments non-liés, secondéité brute) et position dépressive (D : intégration, lien symbolique). Mouvement même de la pensée créatrice. Le dilemme exige le passage par Ps avant toute re-symbolisation en D élevé.

**Sémiose (Peirce)** Mouvement triadique par lequel un signe produit un interprétant, qui devient à son tour un nouveau signe. Processus en principe infini de médiation entre le brut (secondéité) et le symbolique (tiercéité). La sémiologie pathique (Bion/Maldiney) en est la dimension affective et événementielle.

**Topos classifiant S[T] (Grothendieck)** Pour toute théorie géométrique T, espace universel tel que les modèles de T dans un topos E correspondent aux morphismes  $E \rightarrow S[T]$ . Permet à des théories différentes de coexister comme points de vue sur un même objet structural, sans réduction ni synthèse.

**Transpassibilité (Maldiney)** Capacité à s'ouvrir à ce qui déborde l'anticipation, à accueillir l'informe, à demeurer disponible à l'avènement. Dépasse la passibilité (capacité d'être affecté) : c'est la capacité d'être transformé par ce qui advient. Vertu propre au travail du dilemme.

**-K (Bion)** Lien de déconnaissance active : destruction de la pensée par la pensée elle-même. Sémiose négative — retour forcé aux éléments bêta. Analogue psychique

de la clôture néolibérale : une institution peut exercer le -K sur les dilemmes qu'elle est censée traverser.

## Annexe – La théorie du signe de Peirce et le glissement infini de l'interprétant

### *Note introductive*

Cette annexe présente de manière autonome les concepts fondamentaux de la sémiotique peircienne utilisés dans l'article. Elle vise à offrir au lecteur non-spécialiste les clés nécessaires pour saisir en quoi la sémiose de Peirce n'est pas une théorie du signe au sens ordinaire – mais une philosophie du mouvement infini de la signification.

### **A.1 – Le signe comme triade irréductible**

La découverte fondamentale de Peirce est que le signe n'est pas dyadique mais triadique. La tradition saussurienne pose un signifiant et un signifié – deux termes. Peirce montre que cette structure à deux termes est incapable de rendre compte du phénomène central du signe : son pouvoir de renvoi, son « tenir lieu de » quelque chose pour quelqu'un.

La triade peircienne comporte trois pôles irréductibles et inséparables :

**Le representamen** : le signe dans sa matérialité – le mot imprimé, le son émis, la trace, le geste. Ce n'est pas « le signe » au sens courant : c'est seulement l'une de ses trois dimensions.

**L'objet** : ce à quoi le signe réfère. Peirce distingue l'objet immédiat (l'objet tel qu'il est dans le signe, tel que le signe le représente) et l'objet dynamique (le réel auquel le signe renvoie et qui excède toujours la représentation). L'objet dynamique est ce que le signe vise sans jamais l'atteindre pleinement.

**L'interprétant** : l'effet que le signe produit dans un esprit interprétant – non pas l'interprète (la personne), mais la signification générée. L'interprétant est lui-même un signe – et c'est là que réside la dynamique centrale de la théorie.

## **La triade peircienne**

**Representamen → tient lieu de l'objet → pour un interprétant**

**Aucun des trois termes ne peut exister sans les deux autres. Un representamen sans interprétant n'est pas un signe : c'est une chose muette. Un objet sans representamen est un réel inaccessible. Un interprétant sans objet est une signification sans ancrage.**

**La triade est irréductible à toute paire de ses termes.**

## **A.2 – Les catégories phénoménologiques : Priméité, Secondéité, Tiercéité**

La triade sémiotique s'enracine dans une phénoménologie des catégories fondamentales de l'expérience. Peirce distingue trois modes d'être irréductibles :

La Priméité est le mode de ce qui est ce qu'il est indépendamment de tout autre — qualité pure, possibilité, sensation brute avant toute relation. La rougeur avant qu'elle ne soit la rougeur de quelque chose. L'affect pur avant qu'il ne soit affect de quelqu'un. C'est le registre de la priméité qui correspond au niveau pathique de Maldiney.

La Secondéité est le mode de la relation dyadique brute — le choc, la résistance, l'impact, l'altérité nue. C'est l'expérience d'un « pas-moi » qui résiste. Les éléments bêta de Bion sont une secondéité radicale : ils arrivent, ils frappent, ils débordent — mais ils ne signifient pas encore.

La Tiercéité est le mode de la médiation, de la loi, de la représentation. C'est le registre où quelque chose « tient lieu de » quelque chose d'autre pour quelqu'un. La sémiose est le mouvement par lequel la secondéité brute est introduite dans la tiercéité symbolique — exactement ce que la fonction alpha réalise affectivement chez Bion.

### A.3 – Le glissement infini de l'interprétant

C'est ici que la théorie de Peirce devient révolutionnaire. L'interprétant est lui-même un signe. Et tout signe appelle un interprétant. Donc l'interprétant d'un signe est à son tour un nouveau representamen, qui appelle un nouvel interprétant, qui appelle un nouvel interprétant...

Ce mouvement — Peirce l'appelle la sémiuse — est en principe infini. Il n'y a pas de dernier signe, pas de signification ultime close sur elle-même. La signification est toujours « en route », toujours différée vers un nouvel interprétant. Cette structure anti-fondationnelle est l'une des contributions les plus originales de Peirce à la philosophie.

#### **Le glissement infini**

**S<sub>1</sub> (representamen) → produit I<sub>1</sub> (interprétant<sub>1</sub>)**

**I<sub>1</sub> devient R<sub>2</sub> (representamen<sub>2</sub>) → produit I<sub>2</sub> (interprétant<sub>2</sub>)**

**I<sub>2</sub> devient R<sub>3</sub> (representamen<sub>3</sub>) → produit I<sub>3</sub> ...**

**La chaîne est en principe infinie. La signification n'est jamais arrivée : elle est toujours en mouvement vers un interprétant plus riche.**

**Ce glissement est la sémiuse. C'est le mouvement même de la pensée.**

Peirce distingue trois types d'interprétants selon leur degré de développement. :

**L'interprétant immédiat** est l'effet que le signe est apte à produire, indépendamment de tout contexte d'interprétation effectif.

**L'interprétant dynamique** est l'effet réel que le signe produit effectivement dans un esprit donné — il varie d'un interprète à l'autre, d'un contexte à l'autre. L'interprétant final est l'interprétant idéal vers lequel tendrait la communauté de tous les interprètes s'ils poursuivaient l'investigation indéfiniment.

**L'interprétant final** n'est jamais atteint. C'est un horizon régulateur — analogue à l'idée régulatrice kantienne. Il oriente la sémiuse sans jamais la clore. Et cet inatteignable est précisément ce que Bion nomme O : la vérité absolue dont la sémiuse s'approche asymptotiquement sans jamais la représenter directement.

## **A.4 – La sémiose infinie comme réponse à Gödel**

Le glissement infini de l'interprétant est la réponse sémiotique aux théorèmes d'incomplétude de Gödel. Gödel démontre qu'il existe dans tout système formel suffisamment riche des propositions vraies mais indémontrables. Peirce anticipe philosophiquement cette structure : il n'y a pas de système de signes qui se clôture sur lui-même. Tout signe renvoie au-delà de lui-même.

Ce qui est « vrai mais indémontrable » dans le système donné devient accessible à un niveau méta – dans un interprétant plus riche, depuis un topos plus englobant. Le dilemme est précisément une proposition de ce type dans le domaine de l'action : vrai (ses deux termes sont réels), mais indémontrable dans le système formel qui prétend le résoudre.

La sémiose infinie n'est donc pas un défaut de la théorie – c'est sa vertu principale. Elle dit : la réalité résiste à toute clôture. Tout essai de synthèse définitive génère un reste. Ce reste est le dilemme. Ce reste est O. Ce reste est ce que Wittgenstein invite à montrer plutôt qu'à énoncer.

### **Peirce, Gödel, Wittgenstein : la même limite**

**Peirce :**

**tout signe appelle un interprétant. La sémiose ne se clôt pas. L'interprétant final est un horizon, jamais un terme.**

**Gödel :**

**tout système formel suffisamment riche contient du vrai qui le dépasse. La preuve appelle toujours un méta-niveau.**

**Wittgenstein :**

**ce que le langage propositionnel ne peut énoncer, il doit être montré. La limite du dicible n'est pas la limite du pensable.**

**Trois formulations d'une même vérité : le réel est toujours en excès sur la forme qui prétend le capturer.**

## A.5 – Conséquences pour la théorie du dilemme

Si la sémiose est infinie, alors toute situation suffisamment riche en signification génère nécessairement des dilemmes. Non pas par accident ou par ignorance, mais structurellement : parce qu'il existe toujours plusieurs interprétants légitimes d'une même situation, chacun vrai dans son registre, aucun épuisant la totalité de l'objet dynamique.

Le libéralisme prétend arrêter la sémiose – fixer un interprétant définitif, absolu, transformer le mouvement infini en calcul fini. C'est ce que Bion nomme le  $-K$  : la déconnexion active du processus de signification. C'est ce que Maldiney nomme la clôture : le refus de la transpassibilité, le repli sur les formes déjà constituées.

La théorie peircienne du signe offre ainsi la structure logique précise de ce que nous appelons le travail du dilemme : maintenir ouverte la chaîne des interprétants, refuser la clôture prématurée, laisser la signification se déployer jusqu'à ce qu'un interprétant plus riche permette de tenir ensemble ce que les interprétants précédents ne pouvaient réconcilier. Exactement le geste du topos classifiant. Exactement la transpassibilité de Maldiney.

### **Ce qu'est vraiment un dilemme**

**Un dilemme, ce n'est pas avoir à choisir entre deux mauvaises options. C'est se trouver dans une situation où deux exigences sont toutes les deux vraies, toutes les deux légitimes – et pourtant mutuellement incompatibles dans leur forme absolue.**

**Le médecin qui doit choisir entre prolonger la vie et soulager la souffrance n'a pas tort d'un côté et raison de l'autre. Il a raison des deux côtés. C'est cela le dilemme : les deux cornes sont vraies. Ce sont deux façons légitimes de voir la même réalité.**

**« Résoudre » le dilemme, ce n'est pas choisir entre les deux cornes. C'est trouver le niveau de compréhension depuis lequel les deux ont sens à la fois. Exactement comme le médecin qui, plutôt que de choisir entre vie et**

**soulagement, se demande : quelle est, pour cette personne unique, la vie qui mérite d'être vécue ?**

Wittgenstein, L. (1953/1961). Recherches philosophiques. Trad. fr. Paris: Gallimard.